

A chaud, un petit CR de la diagonale.

Finalement, cette année, c'est par défaut que je me suis inscrit sur le Grand Raid de la Réunion. J'avais prévu de participer à un autre ultra trail, le Tor des géants en Italie, mais je n'ai pas été retenu au tirage au sort en mars. Donc, retour à la RUN pour une deuxième édition de la « Diagonale des fous

Jeudi 18 Octobre

Bruno, Onil et moi nous présentons à l'entrée de l'enclos. Dépose des sacs d'allègement, contrôle strict du matériel obligatoire, et nous pénétrons dans la zone réservée où quelques centaines de coureurs sont déjà présents. Nous choisissons un endroit près de l'ouverture vers la zone départ, posons deux vieux ponchos au sol, et nous nous allongeons : Inutile de piétiner et de se fatiguer, il faut s'économiser, l'épreuve sera bien assez longue comme ça. Se reposer, s'hydrater, s'alimenter. Des groupes locaux se succèdent toute la soirée sur le podium (musique à donf', donc prévoir les bouchons d'oreilles) pendant que l'aire se remplit petit à petit...

Vers 21.15, les 2700 et quelques concurrents s'avance en groupe, dans l'air d'attente et l'ambiance monte de plus en plus, chauffée à bloc par les speakers. Tous debout, nous sommes serrés comme des sardines en boîte...



A 21.45, c'est l'apothéose : Nous nous installons sur le départ, acclamés par le public, musique à donf'. Une ambiance de folie, une foule en délire, nous sommes tous des champions du monde à cet instant : C'est magique. Je sers Onil très fort dans mes bras, je souhaite une belle course à Bruno...



22.00, les Fauves sont lâchés !!!!

Le plus simple, pour vous faire une idée, c'est de regarder ça :

<https://www.facebook.com/reunionla1ere/videos/1859599287422150/>

Toute la Réunion semble se trouver à St Pierre pour venir nous encourager. C'est incroyable. Je suis sûr que vu d'en haut, ça doit faire pencher un peu l'île de ce côté-ci avec le déplacement de population ! Nous sommes des stars. En rangs serrés le long de la route, pendant près de 8km, les spectateurs se pressent, nous encouragent, nous tendent la main. Certains jouent d'un instrument, d'autres ont sorti leur sono pour l'occasion. Comme si ça ne suffisait pas, un feu d'artifice est tiré au même moment, devant nous, pour saluer notre départ. Nous sommes littéralement portés, transportés même, par le public. C'est génial, mais en même temps c'est un piège dans lequel il ne faut pas tomber. Il faut garder la tête froide, car on a vite tendance à s'emballer dans ce genre de situation. Nous partons pour une ballade de 165 km, la tête de peloton doit être à près de 18 km/h... et tout le monde suit !

Je profite de l'ambiance, mais je check mon cardio régulièrement, histoire de ne pas débiter le grand raid à 180 pulsations par minutes.

Je me sens en pleine forme, j'avance bien, et je vois un concurrent qui me double, que dis-je, me laisse sur place sur ma gauche. DAHENE ? GUILLON ? JORNET ? Non, c'est Onil qui doit faire du 15 à l'heure. Je l'appelle, elle m'entend, jette un œil à sa montre, et ralentit... L'ambiance !

Après un bon moment à traverser ST PIERRE et ses environs, nous nous enfonçons peu à peu dans la nuit, le calme et les champs de Canne. A chaque village, hameau ou carrefour traversé pendant la course, ce sera le même enthousiasme populaire...

Pour faire simple, la première portion jusqu'à nez de bœuf n'est pas très compliquée. Elle pourrait se résumer à 40 km de montée mais le domaine VIDOT, au km 14, est un goulot d'étranglement ; C'est donc piège à éviter sous peine d'être bloqué sur place dans un embouteillage de coureurs ¼ d'heure

(c'était mon cas l'année dernière)30 minutes ou plus encore. Imaginez une autoroute qui se transforme brusquement en piste cyclable ! Après domaine VIDOT, la route laisse la place à un single où il est quasi impossible de doubler pendant plusieurs KM. Cette année, j'ai choisi de partir avec deux gourdes supplémentaires afin de ne pas m'arrêter à ce ravitaillement, ce qui me permettra d'arriver une heure plus tôt au ravito suivant, notre dame de la paix sans jamais avoir été ralenti. Je ne regrette pas ce choix, et je referai la même chose sans hésiter.

Je suis 1042^{ème}.

La montée se passe bien, je suis prudent, je gère, aucune difficulté. En vitesse constante, sans forcer, Les concurrents partis trop vite commencent déjà à le payer et s'arrêtent sur le bord du chemin pour reprendre leur souffle. Au fur et à mesure que l'altitude monte, logiquement, l'environnement et la température changent.

Plus de cannes à sucre, mais des plantations plus classiques puis des forêts de résineux.

Certains concurrents commencent à se couvrir, il fait de plus en plus frais.

Remplissage de Camel à Notre dame de la paix (1875 m) et départ immédiat du ravitaillement direction Nez de Bœuf (2040 m). Pas de difficulté, il faut juste gérer son allure. Là encore, arrêt de 2 minutes et je repars direction Mare à Boue. Je suis 774^{ème}.

Encore une petite montée sans difficulté puis une descente plutôt douce mais assez piégeuse, surtout de nuit à la frontale. : Alors que nous filons en colonne à un bon rythme, le coureur juste derrière moi hurle de douleur ; Sa cheville vient de partir, la course est terminée pour lui. Piqûre de rappel pour moi, je dois rester vigilant !

Nous serpentons dans des pâturages pendant des km, entre des clôtures en barbelés et des prairies à vaches. Le paysage fait plus penser à l'Auvergne qu'à une île de l'Océan Indien.

La première fois que j'ai entendu parler de Mare à boue, j'avais compris « marabout ». Grave erreur, et le nom de cet endroit parle de lui-même. Lorsqu'il pleut, l'épaisseur de gadoue peut arriver à mi cuisse dans cette zone.



Une année, à cet endroit, à cause de l'effet ventouse, notre copain Christophe a perdu une de ses chaussures de trail dans la boue et n'a jamais pu la retrouver ! Vous imaginez la scène, en plein grand raid ? Loin de se dégonfler, il s'est strapé son pied pour le protéger et a continué en chaussette pendant 17 km jusqu'à Cilaos, où il s'est acheté une paire de chaussures neuves pour poursuivre la course et la terminer... Un warrior je vous dis !

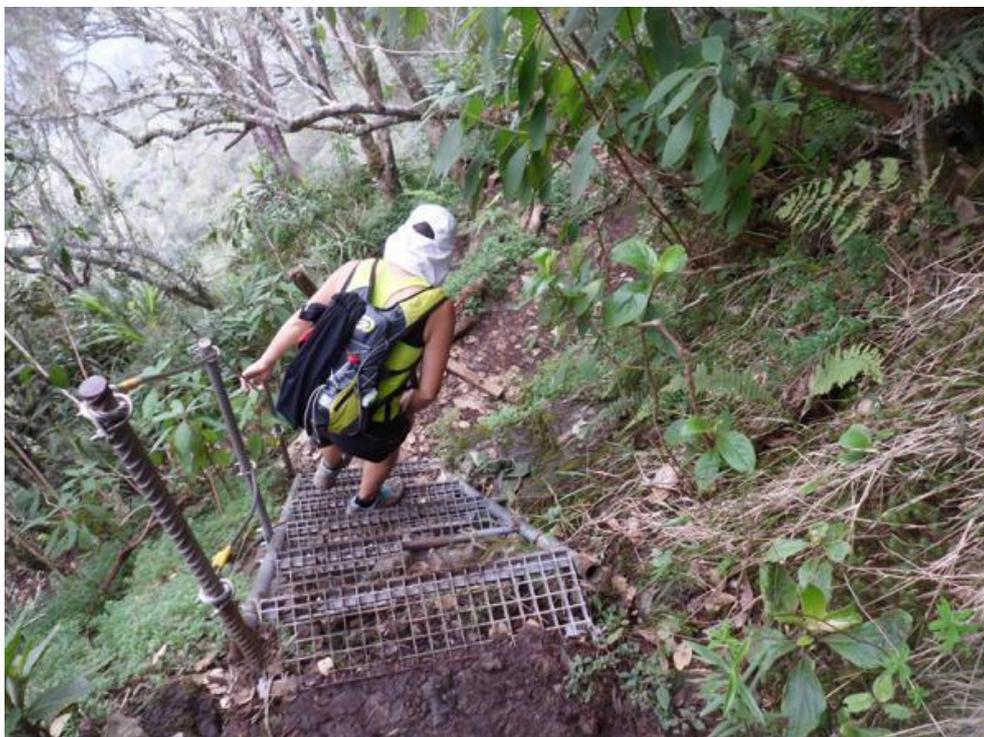
Bref, revenons à nos moutons. Cette année, pas trop de pluie, donc sol glissant, un peu boueux, mais ça passe sans difficulté. Ouf ! Un peu avant l'arrivée au ravitaillement de Mare à boue, le ciel commence à s'éclaircir. La première nuit va prendre fin.

Je reste très peu de temps au ravitaillement. Nous sommes à 1600 mètres, il fait froid et humide, et chaque année des concurrents épuisés font une hypothermie à cet endroit et sont contraints à l'abandon. D'ailleurs, les bénévoles présents sur le ravito, statiques eux, sont équipés de Doudounes et de bonnets... Donc, le temps de ranger ma frontale et de refaire le plein, je trace, toujours en pleine forme. 732^{ème}.

S'en suit la longue montée du coteau Kerveguen, (2206 m) pas particulièrement brutale ni technique, mais dont on ne voit pas la fin. Je la passe plus tôt que l'année précédente, et j'apprécie la fraîcheur relative. Cette portion n'a aucun intérêt particulier, si ce n'est de nous rapprocher de la première base vie, CILAOS. Je tiens mon rythme de sénateur, je surveille le cardio, je m'alimente et je bois. Il faut passer le temps.

Le haut du coteau correspond logiquement au début de la fameuse descente kerveguen, qui vous permet d'accéder à l'intérieur du cirque de Cilaos moyennant 800 mètres de D- bien raides.

En Vieux Breton, Kerveguen doit vouloir dire « à la con » ou « de la mort ». Bref, cette année, la descente éponyme, partie bien connue de la Diag', sera clémente avec nous, car pas trop humide, donc pas trop glissante.



De toute façon, ceux qui tombent dans cette descente piègeuse ne sont plus parmi nous pour venir le raconter...

Là encore, prudence. Je descends à un bon rythme, mais j'ai les yeux grands ouverts et surtout, j'essaie de préserver mes quadris, car la route est encore bien longue. Je double quelque mètres, je me fais doubler à mach 3 par quelques créoles. Finalement, ça passe bien.

En bas de cette descente, footing relax pendant 45 minutes sur une portion de bitume et une montée/ descente dans une petite ravine, et me voici arrivé au stade de Cilaos, première base de vie du parcours au KM 65,3.

L'apéritif est terminé, nous passons maintenant à l'entrée. Les habitués vous diront que la Diag' commence ici. Le gros dénivelé, le terrain technique, la chaleur, tout ça après 60 bornes et une nuit blanche. L'objectif est de tenir jusqu'à sans soucis, au km 120...

Pour la petite histoire, Cilaos vient d'un mot malgache qui veut dire « l'endroit où l'on veut rester ». Je ne dois pas avoir d'ancêtres dans l'océan Indien, parce que moi, c'est plutôt l'endroit d'où je veux me barrer rapidement. On y perd facilement du temps, il fait chaud, et il n'y a pas un seul point d'ombre dans le stade. Cilaos a la réputation d'être un piège à abandon, l'endroit où on commence à se poser des questions existentielles sur la nécessité de repartir pour encore 100 km. Je sais ce qui m'attend juste après, alors je décide de partir rapidos, après avoir refait le plein de mon camel et changé de chaussures et de chaussettes. **(photo ci-dessous, le TAIBIT depuis CILAOS)**



Je jette en coup d'œil sur mon téléphone et constate qu'Onil poursuit sa progression, à un rythme bien régulier. Je ne suis pas inquiet : C'est une battante, elle va tenir le coup. Bruno, coureur expérimenté, n'est pas très loin derrière moi, environ 20 minutes. Il connaît le parcours et a déjà réalisé un beau chrono de 43Heures lors de sa précédente participation. Bref, tout le monde gère au mieux et ça me réjouit. A la sortie du stade, je rencontre un vieux copain, Eric, alias « la pingue » qui est venu m'encourager. On discute 2 minutes, on se prend deux selfies, et je repars. Ça fait du bien au moral.



Je suis 615 ème. Il est 10.30, il ne faut pas trainer car le soleil commence à se rappeler à mon bon souvenir . Il commence à faire très chaud et humide.

Pour aborder le grand Raid, il y a un principe local fondamental à connaître impérativement sous peine de voir son moral exploser en mille morceaux : On ne monte jamais directement à un sommet .

Vous voyez le point à atteindre, mais non, on ne prend pas cette direction. On descend d'abord au point le plus bas possible qui se trouve dans les environs, puis on remonte, puis quand c'est possible on redescend, etc, jusqu'à la montée finale. Dans ces cas là, il faut donc baisser la tête et débrancher le cerveau. (oui, je sais, cet état est permanent chez moi)

La descente vers la cascade de bras rouge est assez rapidement avalée (350 m de D- en 4 km), même si je commence à sentir une petit baisse d'énergie, annonciatrice du maxi coup de bambou à venir. Je me fais doubler, un peu, ça fait partie du jeu.

Le thermomètre continue à monter, et j'en profite pour me rafraichir dans la rivière. Puis, j'attaque la montée du Taïbit, c'est-à-dire grimper de 920 à 2080 m.... Enfin, quand je dis « j'attaque », c'est un peu prétentieux sur les bords : Une attaque, c'est censé être tonique, dynamique, percutant. Là, je ne suis plus, mais alors plus du tout en état de percuter quoi que ce soit. J'ai chaud, je n'arrive pas à me rafraîchir, et je n'avance pas. Ma vitesse d'ascension doit correspondre à celle d'un escargot anémique en fin de vie, et j'ai l'impression que la terre entière me reprend dans la montée.



J'arrive bien péniblement à bout des 400 premiers mètres de dénivelés de la montée, où se trouve le ravitaillement du col. Il faisait pas loin de 30° dans la montée, il fait encore plus chaud à cet endroit. En fait d'oasis de fraîcheur, un simple stand installé en plein soleil sur une route en bitume. Evidemment, dans ces conditions, il ne faut pas s'attendre à avoir de l'eau fraîche. Tu parles d'un réconfort ! Les bénévoles adorables font ce qu'ils peuvent pour nous encourager. Autour de moi, d'autres coureurs en détresse font ce qu'ils peuvent pour ne pas fondre...



Ne pas réfléchir, baisser la tête, repartir vite.

Je repars donc vers ce fameux col du Taibit, pour 800 mètres de dénivelés supplémentaires. Je ne vais pas m'éterniser sur la description de mon chemin de croix : j'ai le moral dans les baskets, j'en ai

plein le c..., et j'envisage avec délectation de déchirer mon p***** de b***** de m***** de dossard et de rentrer chez moi au frais.

Un randonneur plusieurs fois centenaire, qui doit avoisiner le quintal et qui porte un sac à dos plus gros que lui, me double dans la montée et me lance, avec le sourire, un sympathique : « Allez, encore un petit effort , c'est bien mon gars ! ». Puis il disparaît au loin . Je suis incapable de le suivre...Machinalement, je porte la main à ma hanche droite, dans l'espoir d'y trouver mon 9mm de service, puis je réalise qu'il est resté dans la chambre forte de ma brigade en métropole

Je remets donc à plus tard mon projet de suicide.

L'ultratrail, c'est aussi ça. Apprendre à gérer ses passages à vide. Ça fini toujours par passer.

A peu près au même moment, je reçois un SMS d'encouragement de mon ami Franck, coureur émérite qui s'alignera un jour sur le grand raid et qui me suit depuis la métropole. On échange un peu, ça fait du bien, mon moral remonte un peu.



Continuer à avancer.

Finalement, comme toujours dans ce genre de situation, on trouve des compagnons de galère, on s'accroche, et on souffre ensemble. Le moins cadavérique ouvre la marche, les zombies suivent, on se relaie, on discute de tout et de rien... Et il fait de plus en plus chaud.

Encore 600 mètres de dénivelé.

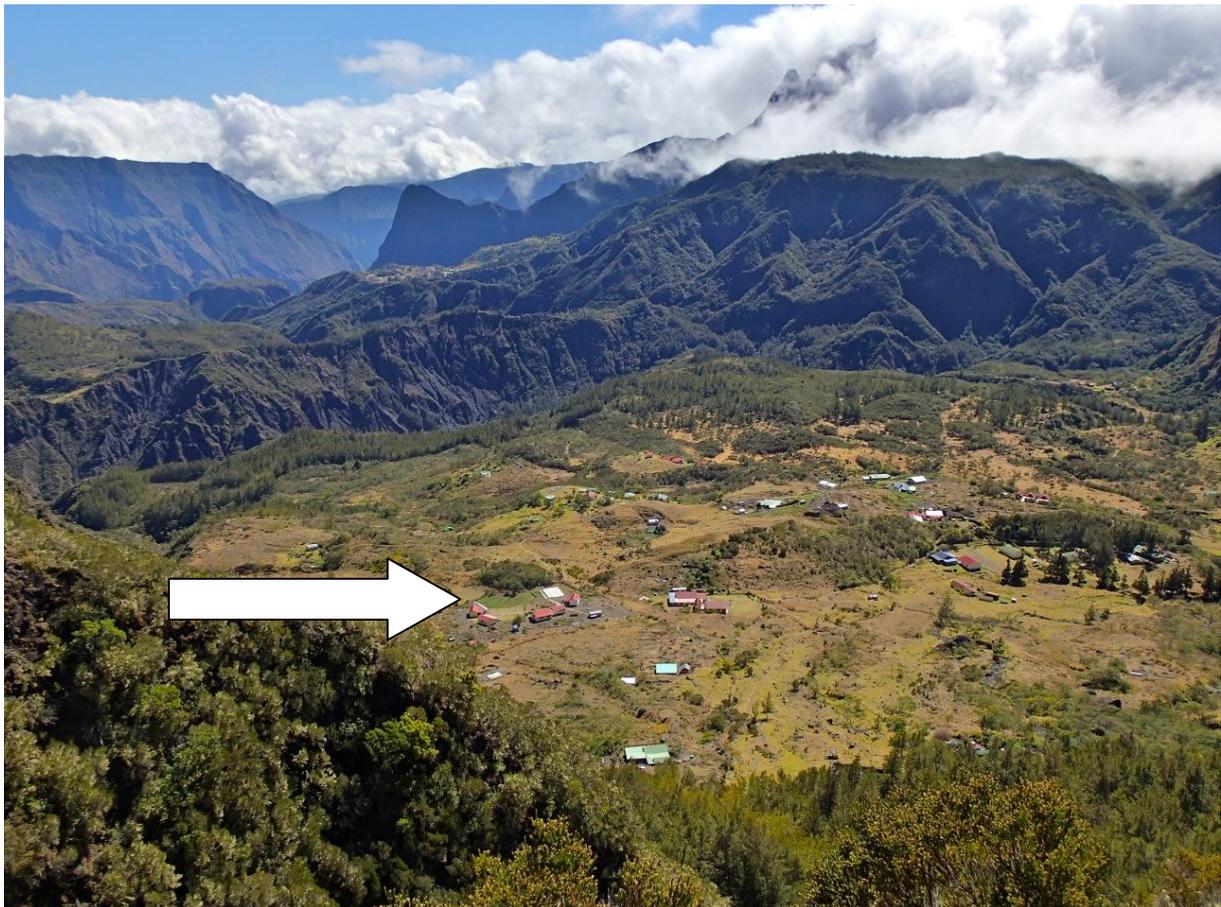
Soudain, en pleine forêt, au milieu de nulle part, un homme portant une couronne et déguisé en roi Arthur apparaît sur le chemin. Non, ce n'est pas (pas encore) une hallucination. C'est le patron de la

tisanerie de la commune libre de Salazie (une cabane en tôles installée au fond des bois) Chaque année, se trouvant sur le parcours du grand Raid, il offre une boisson faite maison à tous les concurrents qui passent par là...

Bref, en voyant les coureurs affalés sur les bancs en bois ou à même le sol de la Tisanerie, je me rends compte que je ne suis pas le seul à en baver. Curieusement, ça me réconforte un peu. J'avale une « géranium/vanille » et je continue. Je ne quitte plus mon altimètre des yeux : 500 mètres, 400 mètres, 300 mètres.... L'air se rafraîchit un peu, le moral revient et j'aperçois enfin la fin de montée.

Quel bonheur de passer devant le panneau qui indique « Col du Taïbit » ! Je suis 641ème. En clair, je me suis fait doubler 106 fois pendant la montée....

Je laisse derrière moi le cirque de Cilaos, et rentre dans celui de Salazie. Tant bien que mal, je « trottine » jusqu'au prochain ravito, atteint 30 minutes plus tard : MARLA.



C'est ma deuxième diagonale. A chaque fois, j'ai adoré Marla. Je ne sais pas exactement pourquoi, mais cet ilet (on prononce llette) me plaît, je m'y sens bien, je m'y ressource. L'endroit est joli, il y fait bon... Bref c'est mon oasis, je kiffe. J'arrive en piteux état, plus d'énergie. Je n'ai fait que 77 km, et il m'en reste encore 90 à faire. Je vais donc me poser près du stand ravito et je mange. Deux bols de soupe, du fromage, etc...

A ma grande surprise, j'apprends que Bruno vient de jeter l'éponge au ravitaillement du Taïbit. Mal en point, il a préféré ne pas s'attaquer à la partie la plus dure de la course en étant diminué.

Je décide d'aller dormir. Tant pis pour le classement ou le chrono, je n'ai pas le choix, sinon c'est la galère assurée et pour moi aussi l'abandon qui guette.

Installé sous une tente, couché sur une bâche agricole, je m'endors profondément pour une sieste de 30 minutes. Quelle fantastique idée ! Vu mon état, cette couche me fait l'effet d'un lit king size dans un Hilton 5*. Le pied intégral.

A mon réveil, la température extérieure s'est un peu rafraîchie, merci les nuages.

Je me sens nettement mieux. Je n'ai plus envie de brûler mon dossard, le moral est revenu, et, chose incroyable, j'arrive même à trotter !

Je repars vers le col des Bœufs, environ 500 mètres de D+ à avaler. Tous les feux sont au vert, alors GO GO GO ! à mon tour, je double des coureurs à l'agonie .

Onil continue sa magnifique progression, et pour ma part, j'ai conservé une partie de mon avance par rapport à mon chrono de l'année dernière.

Montée, descente, le col des Bœufs arrive assez vite, au revoir Salazie, et je m'envole vers la pleine des merles : Ravito, Il fait frais, ça fait du bien. 30 minutes plus tard, c'est le début du sentier « Scout ». Le soleil s'est couché, ma deuxième nuit commence.

L'entrée étant terminée, nous passons maintenant au plat de résistance... Bienvenu dans Mafate !



Le sentier scout est une descente rocailleuse longue et technique (800 m de D-). Mais j'ai la patate, et j'ai l'impression de voler d'un rocher à un autre. Conseil amical : N'hésitez pas à investir dans une bonne frontale, ça vous change la vie !

De nuit, arrivée à Ilet à bourse avec un point d'eau.

J'en profite pour contacter Onil par téléphone. Elle avance, avec des hauts et des bas, mais elle maintient une belle allure. Pour ma part, j'ai un sujet d'inquiétude. Je pense que je suis en train de payer le coup de chaud du Taïbit, et je me rends compte que j'ai du sang dans mes urines.

Onil, qui se trouve au Ravito de Marla, va voir un médecin pour évoquer mon cas. Celui-ci est formel : Il m'interdirait de repartir... Mes reins sont sûrement atteints ! Pas très engageant comme nouvelle.

Je pèse le pour et le contre. J'ai envie de finir, mais je ne vais pas flinguer mes reins pour un tee shirt ! De toute façon, le prochain ravito approche et il y a un médecin sur place. On verra bien.

J'arrive donc à Grand Place le bas. Je retrouve Simon, un copain du PGHM muté à la Réunion en septembre. C'est sympa de voir un visage connu. On papote deux minutes, je lui parle de mon soucis et il m'emmène directement voir le médecin. La praticienne est super sympa. Elle me pose quelques

questions et me demande un « échantillon ». à la frontale, en pleine nuit, je fais donc pipi dans un gobelet en plastique : Ce que je lui tends ressemble plus à un jus de tomate qu'à de l'urine. Elle me confirme qu'il s'agit bien de sang, mais il s'agit d'après elle d'une « hématurie de l'effort », c'est-à-dire une réaction normale en cas d'effort violent et prolongé et d'impacts répétés. Ouf, je peux continuer.

Donc, passage au ravito, soupe/fromage/tucs. Puis Simon me propose de dormir dans la tente du PGHM. C'est le grand luxe (tapis de sol moelleux + couverture). Je dors comme un bébé pendant trente minutes, et je repars en forme physiquement et mentalement. Je suis 625 ème.

J'ai bien fait de m'arrêter, car je sais ce qui m'attend maintenant. J'ignore pourquoi tout le monde utilise cette expression, mais on parle toujours du Maïdo comme du « juge de paix de la Diagonale ».

Concrètement, après une descente bien cassante et technique d'un peu plus de 400 mètres, on repart pour une montée raide « dans le mur » de 1700 mètres.

Imaginez la scène : De nuit, quand on est tout au fond de Mafate dans la rivière de galets, on voit le serpentín créé par les dizaines de lampes frontales qui montent, montent, montent 1700 mètres au dessus de vous. Sans rire, la première année, avec la fatigue, je regardais les lampes qui brillaient à des km au dessus de moi, et je n'arrivais plus à savoir si c'était des frontales ou des étoiles que je regardais !

Bref, cette année je suis prévenu, alors je baisse la tête, musique dans les oreilles, et je monte.

Bon chrono, j'arrive à l'école de Roche Plate un peu fatigué, mais ça va. Ce ravitaillement intermédiaire me fait encore penser à une infirmerie de campagne à l'arrière d'un champ de bataille. On y voit des coureurs usés, plus lucides ou endormis à même le sol en béton sous une pauvre couverture de survie. La misère.



Faut pas rester, y a encore 1000 mètres à grimper pour en finir avec Mafate et le Maïdo.

Il me faudra encore 2H15 pour arriver au sommet.

J'entends les cris des gens qui se relaient toute la nuit au col pour encourager les coureurs. Je me cale sur l'altimètre. 1500, 1700, 2000 m... et enfin, la délivrance, sous les applaudissements des spectateurs. Il est 4H00 du matin. Je jette un dernier coup d'œil en direction des frontales qui se

trouvent encore 1700 mètres plus bas, puis je tourne le dos à Mafate. Il faudrait me payer cher pour y retourner !!!



Le plat de résistance est terminé, mais il faudra encore avaler deux ou trois trucs avant d'avoir droit au dessert.

Une bonne chose de faite. Moralement, sauf accident, on sait qu'on ira au bout quand on a franchi ce mur. Déjà 7600 m de D+ et 110 km avalés.

Le ravito du piton des orangers est 15 minutes plus loin. Faut reprendre des forces en prévision de la suite des hostilités.

Le prochaine arrêt est la deuxième base de vie du parcours, à l'école de SANS SOUCIS qui correspond au km 120.

Mais pour aller à Sans soucis, justement, il y en a un : Il « suffit » juste de se taper 13 bornes de descente et 1658 mètres de D-...

Musique sur les oreilles, je me lance. La première année, mon moral avait volé en éclat à cet endroit. Cette année, je suis prévenu, alors j'essaie de penser à autre chose et je descends à donf', en courant tout le long sur une piste à travers la forêt tropicale, puis les champs de Géranium et les plantations diverses..

Enfin, voila le village de Sans Soucis. L'arrivée est maintenant à environ 40 km.

J'avale quelques crêpes, un café et une soupe (pas forcément dans cet ordre là d'ailleurs). Ne pas perdre de temps, pressé d'en finir.

Dernier changement de chaussures/chaussettes. Allègement maximum du sac de course, et c'est reparti. Je ne suis pas resté 20 minutes. Je suis 540^{ème}.

Les nouvelles d'Onil sont rassurantes. Elle avance régulièrement, n'a pas de bobos, et elle va bientôt arriver à Roche Plate avec une avance très confortable sur la barrière horaire. Tout va bien.

Je trotte. Petite descente à travers le village et des jardins en direction de la rivière des galets



. Il faut traverser ladite rivière un peu plus loin en sautant sur lesdits galets et on attaque le « sentier de bord », à flanc de colline, dans une chaleur toute tropicale, jusqu'au stade de « Halte Là ».



Une association de quartier a organisé un ravitaillement liquide improvisé. Un peu plus loin, un riverain attend les coureurs avec son tuyau pour doucher ceux qui le souhaitent. Encore après, c'est une petite fille d'une dizaine d'années, assistée par son petit frère qui ne doit pas avoir plus de 5 ans, qui a installé une petite table au bord de la piste, coupe des oranges de son jardin et les offre aux coureurs. Nous verrons ça tout le long du parcours dans les zones habitées.

La montée reprend, à travers les champs de cannes. Chaleur moite, le soleil est de retour. Nous arrivons au fameux chemin Ratinaud... Ce passage là, c'est vraiment du trail tropical. Une côte à 30% dans une forêt humide, avec un sol ultra glissant, ça donne une descente façon Benny Hill, où les concurrents en dérapage, s'accrochent comme ils peuvent aux troncs, lianes ou morceaux de cordes mis à dispo.



Finalement, ça se passe rapidement. Le prochain ravito est vite là. Nous attaquons le sentier Callard, plutôt plat, qui est une sorte d'avant goût du chemin des Anglais qui nous attend à partir de la Possession.



Ravitaillement express et départ dans la Foulée. Je suis 509^{ème}.

Ces fameux Anglais, qui ont brièvement occupé l'île, ont sacrifié des centaines d'esclaves pour construire un chemin en pierres de lave, direct dans la pente, pour relier rapidement le port à la capital et transporter ainsi plus vite les marchandises en char à bœufs.

Il paraît que l'enfer est pavé de bonnes intentions. Si vous cherchez les pavés en question, ils sont là....

Techniquement, le chemin des anglais n'est pas si difficile que ça. Seulement, si vous avez le malheur de passer dessus en pleine journée, vous avez à la fois le soleil qui vous tape sur le crâne, à découvert, et les pierres brulantes qui rayonnent sous vos pieds, comme votre four quand vous le mettez en position « grill ».



Au moment où nous l'empruntons, il doit y faire environ 40°. Un concurrent fait un coup de chaleur devant moi et doit arrêter la course, à peine à 20 km de l'arrivée. La chaleur est insupportable, je suis cuit à point. Comme dans le Taibit, je mets péniblement un pied devant l'autre. J'ai l'impression d'être Steve AUSTIN, l'homme qui valait trois milliard, quand on le voyait courir au ralenti dans le générique...

Sous chaque petit point d'ombre, je vois un concurrent assis qui attend que ça passe.

Je me rapproche de l'arrivée, certes, mais à la vitesse d'une plaque tectonique. Mon avance fond comme neige au soleil... Quelle perte de temps !

Arrivée dans un hameau, j'avise une petite supérette. J'achète une bouteille d'eau fraîche pour remplir mon Camel, et un coca bien frais à consommer tout de suite : Effet garanti !!!!

5 minutes plus tard, la patate est de retour, le chemin des Anglais est maintenant derrière moi, et je recommence à avancer.

La montée à Colorado n'est qu'une formalité. Un dernier pointage, un dernier ravito, et je m'engage dans la descente qui me mène au stade de La Redoute.



Il ne faut pas trainer, le soleil va bientôt se coucher. L'odeur de l'écurie se fait sentir. Comme tous les concurrents, je saute de racine en caillou. Le reste, c'est juste un moment de bonheur. A la fin de la descente, il y a environ 500 mètres à parcourir, sous les applaudissements, puis une entrée dans le stade de la Redoute et enfin, le graal. Cette fameuse ligne d'arrivée que je franchis en sprintant au bout de 44H18 de course. J'aurai dormi environ une heure.

J'améliore mon chrono d'un peu plus de 3 heures par rapport à l'année précédente et je gagne environ 300 places.

Personne ne m'attend, mais je prends le temps de profiter de cet instant. Je récupère ma médaille, le teeshirt jaune sur lequel est inscrit « J'ai survécu à la diagonale 2018 ». Je sais, c'est futile et totalement égoïste. Mais je suis content, sur un nuage. Bruno et son épouse Valérie me rejoindront un peu plus tard en toute amitié, pour partager ce moment de bonheur avec moi (et également pour me ramener à la maison ;-)

Onil, ma championne, est encore sur les sentiers. Elle terminera l'épreuve en début de matinée et nous serons là pour l'accueillir.

C'est maintenant officiel : Nous sommes des fous tous les deux !



